

TAUX DE L'ABONNEMENT: Pour douze mois... 4.00

Le Journal paraît les MARDI, JEUDI et SAMEDI de chaque semaine. On ne peut s'y abonner pour moins de six mois.

LE JOURNAL DE QUÉBEC

Politique, Commercial, Industriel et Littéraire.

TAUX DES ANNONCES: Six lignes... 0.50

Les annonces déposées jusqu'à 11 heures du jour de la publication paraissent le même jour.

Éditeur-propriétaire, A. COTÉ, à qui toutes correspondances lettres, etc., doivent être adressées franco.

NOUVELLES DE RUSSIE.

Le Monde résume ainsi ses lettres de Wilna qui vont jusqu'à 6 juin :

L'insurrection se soutient et s'étend en Lithuanie. Le courage des soldats de l'indépendance est digne de la cause qu'ils défendent.

Les insurgés occupaient une position très-favorable pour les mettre à l'abri d'une attaque dirigée d'un seul côté.

L'interprète chef, nouveau Léonidas, est prêt à se sacrifier ; il demande 40 braves pour l'aider à renouer les Russes et sauver le reste de la bande.

Le lendemain, le détachement sauvé par cet héroïque dévouement venge la mort de ces braves en attaquant à l'improviste le camp des Russes.

Le Czar de Cracovie du 11 juin donne les nouvelles suivantes de l'insurrection dans le palatinat d'Augustowo :

Sept compagnies d'infanterie, un détachement de cosaques et de gendarmes devaient attaquer Wawr d'un côté, et deux compagnies d'infanterie et 60 hussards venant de Sciny devaient l'attaquer d'un autre côté.

Ischora a été fusillé sur la place du faubourg Szapiski, à Wilna. Le crime qui lui coûte la vie n'avait attiré, il y a quelques jours, sur un de ses confrères, l'abbé Korzeniowski, qu'une condamnation à 12 ans d'exil.

Le 5 juin, ce fut le tour des deux autres condamnés. L'abbé Ziemański, curé de la paroisse de Wieworka, vieillard sexagénaire, et M. La-kowicz, propriétaire dans le district de Lida, jeune homme de 22 ans, subirent le même supplice.

Le comité national gouvernant les provinces lithuanaises a publié, à l'occasion de la première de ces exécutions, une proclamation dont nous donnons le texte à nos lecteurs, sans en retrancher les pieuses exagérations du patriotisme :

Aujourd'hui, à neuf heures du matin, sur la place de Lukiszki, un prêtre de Jésus Christ a été assassiné par l'ordre de Mourawieff ; l'abbé Ischora a souffert le martyre pour avoir proclamé dans sa paroisse le décret du gouvernement national en date du 22 janvier, qui concède aux paysans la propriété des terres qu'ils cultivent.

Lithuanien, vous n'avez pas été surpris devant ce nouveau crime de vos oppresseurs. Vous connaissez depuis longtemps cette vieille épée, ou plutôt cet instrument rouillé de torture que le Czar vous a envoyé dans la personne de Mourawieff.

Le gouvernement national du département des provinces lithuanaises. Wilna, le 3 juin 1863.

Le 20. Les Russes se trouvaient à Kadyss ; ils furent attaqués par les détachements de Brandt et de Hlasko, le combat dura depuis onze heures jusqu'à une heure.

Les Russes reçurent des renforts, et les Polonais jugèrent prudent de se retirer dans les bois. Le détachement de Wawr livrait pendant ce temps deux combats aux Russes ; dans le premier, ces derniers se battirent en retraite, et dans le second, ils furent complètement défaits et se retirèrent sur Kadyss.

Dans toutes ces rencontres, les Russes perdirent 120 hommes, les Polonais eurent 11 tués, entre autres Joseph Hlasko, Butkiewicz, Stanislas Pronasko, Werschowski, et 17 blessés ; ils firent 3 prisonniers et s'emparèrent d'armes, chevaux, munitions et approvisionnements.

Le 23, dans le district de Maryampol, le détachement de Sazin fit éprouver une défaite complète aux Russes entre les villages de Michalski et de Pityski. Les détails manquent encore.

Zielinski, chef d'un détachement en Ukraine, a été fusillé à Kieff.

On écrit de Wilna, 9 juin, au Journal de Posen du 12 :

Mourawieff le pendre tient à justifier son surnom. Non content de l'exécution de l'abbé Ischora, il a fait pendre, le 9 juin, à dix heures du matin, M. Boleslas Kolyko sur le marché de Wilna.

M. Kolyko avait commandé un des corps d'insurgés en Lithuanie ; fait prisonnier, il fut jugé par le conseil de guerre et condamné à la peine capitale. Le général Mourawieff a confirmé ce jugement.

Le premier numéro d'un journal clandestin, la Cloche, vient de paraître à Varsovie. Il contient une proclamation énergique qui appelle tous les Polonais aux armes contre leurs oppresseurs.

Le gouvernement national a engagé tous les chefs d'insurgés à brûler toutes les pièces émanées de lui aussitôt après en avoir fait usage, parce que plusieurs de ces pièces, étant tombées récemment entre les mains des Cosaques, ont compromis beaucoup de personnes qui depuis ont été incarcérées.

On lit dans le Courrier de Wilna, cité par l'Abeille du Nord, de Saint-Petersbourg, du 9 juin :

L'abbé Raimond Zomacki, curé de l'église de Wieworki (district de Lida), et un propriétaire du même district, M. Liszkowicz, ont été traduits devant le conseil de guerre et reconnus coupables, le premier d'avoir dans son église un manifeste révolutionnaire polonais, tendant à soulever l'insurrection, et le second d'avoir excité la population à renverser les autorités légitimes.

FRANCE.

On écrit de Paris, le 14 juin :

C'est mercredi que s'ouvrent à Grenoble les audiences relatives à la poursuite dirigée contre le journal l'Impartial dauphinois, pour publication d'une lettre dans laquelle M. Casimir Périer accusait le gouvernement de faire servir l'argent perçu pour l'exécution des jeunes conscrits à d'autres emplois que celui de la dotation de l'armée.

dit qu'une assistance immense se pressera pour entendre le prince de la parole. Mgr. l'évêque d'Orléans, par un heureux hasard, se trouve en ce moment même tout près de Grenoble, au château de Lacombe, où il a l'habitude de venir tous les ans respirer le grand air des montagnes du Dauphiné.

La retraite de M. de Persigny est toujours annoncée. Ce serait maintenant au ministère d'Etat qu'il passerait. M. Walowski devient gouverneur du prince impérial. Le remplacement du maréchal Randon par le maréchal Niel, toujours adopté en principe, est ajourné.

On croit de plus en plus que l'intention du gouvernement n'est pas d'évacuer le Mexique après des satisfactions obtenues. Le journal la France, qui n'a pas l'habitude de s'avancer au hasard et qui se pique de connaître à fond les secrètes tendances pour le carreau avec art, pousse vivement le gouvernement à se faire céder des territoires ; il lui en fait même un cas de conscience.

On écrit de Paris, le 17 juin :

On s'entretient beaucoup, depuis ce matin du conseil des ministres tenu hier à Fontainebleau. On assure qu'indépendamment des affaires de Pologne, plusieurs questions importantes de l'intérieur y ont été discutées. On croit aussi qu'à l'issue du conseil l'Empereur a signé des décrets nommant le général Forey maréchal de France et duc de Puebla, ainsi que la nomination du général Bazeine à la dignité de sénateur.

Hier a eu lieu à l'Académie une très belle séance. M. Mignet, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales, prononçait l'éloge de lord Macaulay, membre associé de l'Institut de France.

On assure dans plusieurs cercles politiques qu'il faut rattacher le départ de M. de Goltz, ambassadeur de Prusse à Paris, aux négociations polonaises, bien que ce diplomate ait demandé et obtenu un congé de santé, pour se rendre aux bains de Kissingen.

On est toujours en suspens sur la question de savoir si les navires désignés pour transporter de nouvelles troupes au Mexique recevront un contre-ordre définitif. Ils attendent toujours des indications qui ne leur seront données sans doute que dans les premiers jours de juillet, c'est à dire après les rapports annoncés du général Forey.

qu'il pourrait bien se faire que des renforts fussent envoyés, même avec le désir de terminer promptement la guerre, à l'aide d'une convention diplomatique.

On lit dans la Patrie de Paris : Nous apprenons d'une source digne de foi que les procédés du gouverneur général Mourawieff ont été jusqu'aux officiers supérieurs russes placés sous son commandement en Lithuanie.

On lit dans le Morning Post : Nous apprenons de Saint-Petersbourg, d'une source sûre, que, pour la troisième fois depuis trois mois, une discussion a eu lieu au sein du cabinet sur la question de savoir s'il serait sage de laisser le grand-duc Constantin à Varsovie ou s'il ne vaudrait pas mieux le rappeler immédiatement et prendre en quelques temps des mesures plus rigoureuses contre l'insurrection.

Le résultat de cette discussion a été, ainsi qu'on nous l'annonce, de laisser durer le Statu quo actuel jusqu'en automne, à moins de quelque éventualité imprévue, c'est à dire jusqu'à ce que les rigueurs de la température et l'interruption de la navigation rendent impossible toute intervention active de la part des puissances étrangères, tandis que le froid obligerait alors les nombreuses bandes d'insurgés à quitter les forêts et à chercher un abri plus approprié à la saison d'hiver.

On est toujours en suspens sur la question de savoir si les navires désignés pour transporter de nouvelles troupes au Mexique recevront un contre-ordre définitif. Ils attendent toujours des indications qui ne leur seront données sans doute que dans les premiers jours de juillet, c'est à dire après les rapports annoncés du général Forey.

On est toujours en suspens sur la question de savoir si les navires désignés pour transporter de nouvelles troupes au Mexique recevront un contre-ordre définitif. Ils attendent toujours des indications qui ne leur seront données sans doute que dans les premiers jours de juillet, c'est à dire après les rapports annoncés du général Forey.

qu'il pourrait bien se faire que des renforts fussent envoyés, même avec le désir de terminer promptement la guerre, à l'aide d'une convention diplomatique.

On lit dans la Patrie de Paris : Nous apprenons d'une source digne de foi que les procédés du gouverneur général Mourawieff ont été jusqu'aux officiers supérieurs russes placés sous son commandement en Lithuanie.

Le général Chenevix, à Wilna, a publiquement déclaré au gouverneur qu'il n'était plus possible à un homme d'honneur de servir sous ses ordres. Le général de la gendarmerie Hildebrand et le général Frolow, à Minsk, ont demandé à être démis de leur grade ; enfin le général Maniokine a sollicité un congé de trois mois.

On lit dans le Morning Post : Nous apprenons de Saint-Petersbourg, d'une source sûre, que, pour la troisième fois depuis trois mois, une discussion a eu lieu au sein du cabinet sur la question de savoir s'il serait sage de laisser le grand-duc Constantin à Varsovie ou s'il ne vaudrait pas mieux le rappeler immédiatement et prendre en quelques temps des mesures plus rigoureuses contre l'insurrection.

Le résultat de cette discussion a été, ainsi qu'on nous l'annonce, de laisser durer le Statu quo actuel jusqu'en automne, à moins de quelque éventualité imprévue, c'est à dire jusqu'à ce que les rigueurs de la température et l'interruption de la navigation rendent impossible toute intervention active de la part des puissances étrangères, tandis que le froid obligerait alors les nombreuses bandes d'insurgés à quitter les forêts et à chercher un abri plus approprié à la saison d'hiver.

On est toujours en suspens sur la question de savoir si les navires désignés pour transporter de nouvelles troupes au Mexique recevront un contre-ordre définitif. Ils attendent toujours des indications qui ne leur seront données sans doute que dans les premiers jours de juillet, c'est à dire après les rapports annoncés du général Forey.

On est toujours en suspens sur la question de savoir si les navires désignés pour transporter de nouvelles troupes au Mexique recevront un contre-ordre définitif. Ils attendent toujours des indications qui ne leur seront données sans doute que dans les premiers jours de juillet, c'est à dire après les rapports annoncés du général Forey.

On est toujours en suspens sur la question de savoir si les navires désignés pour transporter de nouvelles troupes au Mexique recevront un contre-ordre définitif. Ils attendent toujours des indications qui ne leur seront données sans doute que dans les premiers jours de juillet, c'est à dire après les rapports annoncés du général Forey.

Feuilleton du Journal de Québec

LE 7 JUILLET 1863.

Chateau du Bec-Vauquelin

(Suite)

Louise était donc restée seule à la ferme avec son secret, car Paul, deux jours après le départ de Gustave, prit à son tour la route de Paris, non sans avoir recommandé ses sœurs à tous les échos des environs, y compris peut-être bien les gros dogues, gardiens vigilants de la porte d'entrée.

Il avait été convenu qu'une correspondance active s'établirait aussitôt entre le frère et les sœurs. Thérèse elle-même voulait essayer de vaincre sa paresse sur le chapitre épistolaire, maintenant qu'elle n'aurait plus à tourmenter en chair et en os que Louise, sur laquelle les piqures d'épingles n'avaient aucune prise, ce qui, au dire de Thérèse, devenait parfois très-ennuyeux.

Jamais pourtant occasion plus favorable ne s'était présentée pour éprouver l'égalité d'humeur de Louise. Quel affligeant contraste entre la monotonie de son existence actuelle et les jours si agréables

passés naguère en entretiens, en études avec deux hommes hors ligne ! Oui, hors ligne, l'un par un savoir profond uni à une modestie qui en doublait la valeur ; l'autre par une imagination brillante, un cœur de feu suppléant en quelque sorte au manque d'instruction primitive.

Mais quoique se sentant malheureuse, Louise n'aurait voulu montrer à sa sœur ni impatience, ni ennui. Au contraire, elle avait adopté pour règle de s'occuper sans relâche, soit en instruisant Thérèse, forcément désemparée pendant la saison d'hiver, soit en continuant pour elle-même les études commencées au convent. Citons d'abord la peinture pour laquelle la jeune fille possédait un goût inné, rendu plus vif encore par les éloges de Gustave.

Sans doute, la jeune fille ignorait que Gustave admirait autant cette figure parce qu'il y retrouvait retracée en partie son image à elle-même. Toujours est-il qu'elle s'était mis en tête de reproduire en petit cette toile, objet d'un si vif intérêt. Elle avait donc prié Paul de l'apporter à la ferme avant son départ, et se mettant à l'œuvre aussitôt, elle en commença la copie avec un zèle incroyable.

Le départ de Paul — un jour que Louise était absorbée dans les délices de sa chère peinture, elle fut surprise d'entendre des chevaux s'arrêter à la porte de la ferme.

Mue par un instinct de curiosité féminine, elle écarta légèrement le rideau de la fenêtre et regarda au-dehors.

Un monsieur d'un âge respectable était sorti d'une élégante voiture. En colloque avec une servante, il demandait évidemment à elle-même. Le cœur de Louise tressailla ; elle ne peut s'y tromper... le père de Gustave est là fait... sa ressemblance avec son fils le lui avait assez reconnu. Le même air de bonté, la même expression de noblesse régnent sur ses traits... Qui vient-il chercher à la ferme ? Son fils lui a-t-il confié son amour pour elle ? L'approuve-t-il ?

Voilà quelles réflexions se succèdent précipitamment dans l'esprit de Louise.

Elle était encore immobile à la fenêtre, portant sa blouse d'atelier, lorsque Thérèse accourut, la saisit par la main et l'entraîne en s'écriant : « Viens, viens vite ! c'est le père de Gustave ! Il te demande ! Je n'ai pas osé entrer seule, mais je meurs d'impatience de connaître le but de sa visite. » Et l'étourdie, sans écouter les remontrances de sa sœur, continue à l'entraîner, prétendant qu'elle est charmante sous son costume d'artiste et que l'essentiel est de ne pas faire attendre M. de Larchant, qui, pour peu que j'aie pu l'apercevoir, ajoute Thérèse, doit être un bon gros papa !

Les deux jeunes filles entrèrent ensemble dans la salle où M. de Larchant les

attendait, et le visage du vieux gentilhomme prit une expression encore plus joyeuse à la vue de ce charmant couple. La rougeur qui couvrait le front de Louise rehaussait l'éclat tout virginal de sa personne, et la petite figure malicieuse de Thérèse se montrant à côté d'elle achevait de rendre le tableau aussi joli que piquant.

Le gentilhomme s'avança, leur prit à chacune d'elles une main qu'il baisa avec toutes les grâces de l'ancien régime, puis il dit : « Veuillez me pardonner, mesdemoiselles, si en l'absence de M. votre père j'ai osé demander à vous voir ! Mon fils Gustave m'avait si souvent parlé de votre aimable famille ! Je brûlais du désir de la connaître personnellement. On vient de me dire que M. Gervais ne compte pas être de retour d'ici à un mois. Cela est-il vrai ? »

Thérèse à son tour, impatiente d'avoir des nouvelles de son grand ami, se prit à poser des questions que Louise pour un empire n'eût pas voulu articuler quoiqu'elles lui brûlassent les lèvres.

Quant au gentilhomme manufacturier, il était aux anges en répondant tantôt à l'une, tantôt à l'autre des deux demoiselles, et au bout d'une demi-heure la familiarité entre le vieillard et les jeunes filles se trouvait si bien établie que le premier ne leur donnait plus que le titre de mon enfant ou de ma petite. M. de Larchant se hasarda même alors à demander la signification du costume étrange de

Louise. Thérèse, fière du talent de son aînée, se hâta de prendre la parole : « C'était là, disait-elle, une toilette d'artiste. Louise peignait à ravir, ce dont leur visiteur pourrait se convaincre s'il voulait se donner la peine de passer dans une pièce voisine qui lui servait d'atelier. »

Après cette explication, Louise eut beau s'en défendre, il lui fallut ouvrir la marche et conduire le gentilhomme devant la toile qu'elle était en train de reproduire. Elle le fit, mais en protestant que la beauté d'un portrait venant du chateau du Bec avait pu seule lui inspirer la hardiesse d'en copier quelques traits.

M. de Larchant contempla d'abord silencieusement le portrait en question, puis il dit d'une voix un peu émue... « Je ne m'étonne pas, mon enfant, que ce portrait vous plaise. Si, comme moi, vous aviez connu l'original, il vous plairait bien davantage !. Oui, ce pur visage appartenait à la dernière comtesse de Romé Fresquiennes, un ange de vertu, de bonté, qui de loin en loin nous apparaissait ici autrefois, une héroïne emportée par les flots de la révolution... Mais comment cette toile a-t-elle pu échapper en 1793 au désastre général du domaine du Bec pour se présenter ainsi fraîche et radieuse devant nous ? »

Louise raconta que comme dès l'enfance elle montrait une grande admiration pour ce portrait, appendu dans une des salles du chateau, son frère Paul, pour lui causer une agréable surprise au sortir du convent, l'avait fait restaurer avec soin. Pour la

première fois, le nom du capitaine de Larchant sortit en ce moment de ses lèvres. Elle parla avec enthousiasme de leur visite au manoir féodal et de leur admiration à la vue de ce tableau.

Louise ne crut pas devoir ajouter que c'était un souvenir de Gustave et dans le vague espoir de lui prouver ses progrès en peinture qu'elle avait entrepris la copie, qui se montrait ébauchée sur le cheval et avec tous les indices d'un talent véritable. La jeune fille, peut-être pour mieux dissimuler ce sentiment intime, commença alors à questionner son visiteur au sujet de la dernière comtesse de Romé, demandant s'il l'avait vue souvent autrefois, si elle était morte, etc., etc.

— Hélas ! oui, elle est morte, ma belle enfant ! répondit le vieillard elle est morte, et en héroïne, si mes renseignements sont exacts. M. et M^{me} de Romé Fresquiennes venaient assez rarement visiter cette province-ci, et habitaient d'ordinaire un de leurs domaines situés, je crois, dans le Limousin. Ce fut pendant un bal champêtre donné par la noblesse des environs pour fêter le séjour du comte et de la comtesse en Normandie que je les aperçus pour la dernière fois. J'eus même l'honneur en ma qualité de beau danseur d'offrir dans cette circonstance la main à la reine de la fête et de figurer avec elle dans une courante... Je vois là à mes côtés, deux yeux malins qui semblent rire quand je parle de ma danse !. Oui, oui, M^{me} Thérèse, ajouta M. de Larchant en appliquant une petite tape sur la joue rebondie de la rieuse. (A continuer.) M^{me} BETSY BELFAIRE.

